

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Quel contraste entre l'acte qui s'accomplit et la mise en scène qui l'encadre ! Celui qui va parler c'est le Fils du Très-Haut, Dieu égal à son Père, le Verbe divin, la Vérité éternelle. Il est venu du ciel sur la terre pour parler à la terre. Il est « Celui qui parle », qui révèle tous les secrets cachés en Dieu », qui « éclaire toute intelligence », qui instruit les hommes « de toute vérité ». Lui seul possède la vérité dans sa plénitude, car lui seul « est la Vérité ».

Sa mission est plus profonde encore. Depuis sa chute au Paradis terrestre, l'humanité fait fausse route, elle a corrompu les vérités primitives, elle s'est saturée d'erreurs, elle a dénaturé les dogmes, elle a surtout souillé la morale. Jésus-Christ vient renverser cet édifice d'iniquité et y substituer la vérité pure, la révélation immaculée.

Si nous voulons nous rendre compte de l'importance de ce que nous allons entendre, songeons que de cette morale dépendent nos destinées éternelles. Ce n'est pas en philosophe que Jésus-Christ parle ; c'est en maître souverain, c'est en Législateur qu'il promulgue des préceptes dont l'observation nous vaut le ciel, dont la violation nous vaut l'enfer. Et sa parole est la parole dernière, définitive ; « le Ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas ». Depuis de longs siècles, Dieu parle au monde par ses Prophètes et ses Saints ; maintenant c'est par son Fils ; c'est donc la Révélation suprême. Elle ne détruit pas la Loi Mosaique donnée à l'humanité dans ses années d'enfance, elle la complète, elle l'élève à sa perfection. Après Jésus-Christ plus aucune voix ne peut plus se faire entendre qui n'en soit la reproduction et l'écho.

Que tout cela est solennel ! Que tout cela est grand ! Mais en même temps que tout cela est simple ! Comme notre faste théâtral, nos mises en scène à effet, notre recherche d'une publicité tapageuse, sont méprisés et écartés. Jésus-Christ a gravi une colline, laissant derrière lui le peuple, ne se faisant accompagner que de ses Apôtres et d'un nombre restreint de disciples, et c'est là, assis sur un tertre, dans cette solitude, loin des cités, des foules, des tumultes du monde, qu'il va prononcer ces paroles qui traverseront les siècles, transformeront la terre, deviendront le Code immuable des enfants de Dieu.

Le temps choisi pour la promulgation de la doctrine et de la morale chrétiennes l'est avec une sagesse divine. Plus tôt, Jésus-Christ, n'ayant pas encore établi sa divinité sur des preuves assez nombreuses et assez éclatantes, n'eût pu donner à sa parole sa plénitude d'autorité. Plus tard, les âmes bien disposées lui eussent fait défaut pour la recueillir. Nous avons, à plusieurs reprises, été témoins du satanique travail entrepris par les Phari-siens pour corrompre les foules, autant en Galilée qu'en Judée. Ils ne réussirent que trop vite et trop bien. Dès la fin de la seconde année de sa Vie Publique, Jésus-Christ entend le sourd murmure de la révolte ; durant la troisième, ce murmure deviendra une clameur insolente. Plusieurs fois le Jésus (« doux et humble de cœur », cédera à ses ennemis et se retirera dans les contrées païennes d'alentour, et quant à sa prédication elle prendra une forme nouvelle et ne donnera plus la vérité, désormais suspecte et odieuse aux auditoires pré-venus, que sous le voile de la Parabole. L'heure ne sera plus où devant des disciples dociles et aimants il pourra découvrir sans atténuation ni image les mystères de Dieu.

*Jésus s'assit, ayant autour de lui ses disciples, et les yeux sur eux, il ouvrit la bouche pour les instruire et parla ainsi*¹.

Est-ce dans l'Évangile un simple pléonasme d'idiome que ces mots : *Il ouvrit la bouche et parla* ? Beaucoup ne l'ont pas cru et rien ne nous empêche de voir sous cette expression un enseignement qui ne manque ni de vérité ni de profondeur. Jamais Jésus-Christ ne cesse d'instruire. Il le fait par son silence comme par sa parole ; la crèche parle ; l'atelier de Nazareth est la plus éloquente des leçons ; les miracles élèvent la plus puissante des voix ; en Jésus-Christ les faits sont un puissant langage. Ici, sur la colline des Béatitudes, c'est de sa bouche divine elle-même que va sortir notre instruction.

Jésus ouvrit la bouche pour les instruire. Qui ? Ce petit troupeau, cette humble réunion de pauvres gens, ces quelques illettrés qui offrent à de sublimes choses un si humble entendement. Mais, derrière, voyons le monde entier, tous les siècles, l'innombrable multitude des âmes qui jusqu'à la fin des âges feront du Sermon sur la Montagne l'illumination de leur intelligence, l'aliment de leur cœur, le soutien de leur volonté, le frein de leurs passions et la règle de leur vie. Comme c'est à des gens simples que Jésus-Christ s'adresse, ne nous étonnons pas de la familiarité de son langage, ni des atténuations qu'il met à ses plus sublimes préceptes. Dans ce même discours, les parfaits trouveront des guides pour les mener aux plus hautes cimes de la sainteté : les faibles suivront des voies plus douces et plus humbles : tous arriveront au Royaume des Cieux

¹ Matt., V, 1. Luc., VI, 20.

que sans cesse, sous toutes ses paroles, Jésus-Christ leur fait entrevoir.

Les Béatitudes

Si, le Sermon sur la Montagne est le résumé de la morale chrétienne toute entière, les Béatitudes sont le résumé du Sermon sur la Montagne. Elles en sont la base, l'indispensable condition. Sans la connaissance et la pratique des Béatitudes, plus aucun des préceptes divins ne nous paraîtra abordable. Les Béatitudes sont à l'ensemble de la morale chrétienne ce que sont à toute science ses prodromes, ses vérités premières, ses fondamentales connaissances.

Nous remarquerons aussi que Jésus-Christ rectifie nos fausses données sur le bonheur. Tous nous le cherchons et sans Jésus-Christ nos recherches anxieuses aboutissent à d'amères désillusions, parce que nous prenons pour le bonheur de décevants mirages et de trompeurs dehors. Le bonheur, même en cette vie, est là où Jésus-Christ le place et nulle part ailleurs. Ailleurs, c'est la ruine de tout vrai bonheur ; et il faut que nous soyons victimes d'une bien lourde méprise pour que les affirmations de Jésus-Christ nous stupéfient comme de prodigieux paradoxes.

Cependant, le bonheur, même actuel, que Jésus-Christ nous affirme jaillir de ses Béatitudes, est le premier effet que nous obtiendrons en nous rendant dociles à l'enseignement divin. Et, toutefois, ce bonheur n'est que secondaire, il n'est que « le surcroît ». Chaque Béatitude nous assure, sous des noms divers, le même immuable, éternel, et infini bonheur qui est la possession du « Royaume des Cieux. »

Bienheureux les pauvres en esprit. Qu'est-ce donc qu'être pauvre dans le sens de la Béatitude? C'est être dans nos rapports avec Dieu et avec nous mêmes et aussi avec autrui, comme un pauvre, un bon et honnête pauvre, est avec nous. Voyez ce pauvre. L'orgueil lui est inconnu, l'arrogance est loin de lui, il est humble, il est timide, s'il vous aborde c'est avec respect, ses prétentions sont modestes, sa prière, pour ardente qu'elle soit, n'est jamais une injonction impérieuse : s'il essuie un refus, sa tristesse ne devient ni de la colère, ni de l'injure. D'ailleurs, le pauvre ne montre aucune prétention à la gloire et aux honneurs, il se dissimule plutôt, il cache sa misère; les fêtes mondaines ne sauraient l'attirer, son modeste abri lui suffit et le luxe ne peut plus même le tenter. Voilà le pauvre.

Quelque richesse que nous possédions, quelque rang élevé que nous occupions, Jésus-Christ veut de nous que nous ayons « en esprit, » en sentiment, en volonté, en conduite, ces caractères de la pauvreté effective. Soyons des pauvres en face de Dieu¹. Ayons pour Dieu la crainte révérentielle du pauvre. Soyons timides, de cette timidité qui s'éloigne de toute arrogance. Soyons humbles; connaissons le dénuement de notre âme. Chaque jour quand nous frappons au seuil de Dieu, pour demander notre morceau de pain, que notre attitude s'harmonise avec notre demande. Dépendons de Dieu, comme le pauvre, avec de patients désirs, dépend de nous. Si Dieu nous refuse, gardons-nous de toute irritation et de toute plainte injurieuse contre sa Providence.

Insistons sur le principal caractère de cette « pau-

¹ Matt., V, 3. Luc., VI, 20.

vreté en esprit, » qui est d'être humble. Et tant qu'elle combat l'orgueil, cause première de toute prévarication et de toute ruine, l'humilité Évangélique est la plus essentielle condition du salut. Comment s'est perdu l'ange? Par l'orgueil. Comment Adam, l'hôte heureux d'un Paradis terrestre, prévenu des grâces naturelles et surnaturelles de Dieu, est-il tombé dans un abîme de misère? Par l'orgueil, l'orgueil insensé autant que sacrilège, de vouloir se faire l'égal de Dieu, forçant Dieu à vêtir de peaux de bêtes sa nudité devenue honteuse et à l'accabler sous sa sanglante ironie : » Voilà Adam devenu l'un de Nous! » Le châtement de l'ancêtre ne guérit pas sa race du terrible mal de l'orgueil. L'orgueil coule à pleins bords dans l'humanité déchuë, et l'ambition folle de devenir comme Dieu notre seul maître, d'aspirer à une indépendance et à des pouvoirs absolus nous est restée comme notre plus incurable maladie. Or, tant que l'orgueil domine en nous, plus aucune vertu, ni aucun mérite, ni aucune bonne œuvre, ne peut subsister. Ce pharisien, qui observait scrupuleusement sa Loi et menait au dehors la vie d'un juste, se voit frappé d'une condamnation rigoureuse, parce que de sa justice même il se fait un objet d'orgueilleuse complaisance. Mais, si l'orgueil nous ruine et nous perd, le contraire est vrai et l'humilité nous enrichit de tous les biens à la fois, parce qu'elle nous concilie les faveurs de Dieu et désarme sa justice. « Sur qui, dit Dieu, tournerai-je mon regard, sinon sur l'homme doux et tranquille, l'homme qui tremble devant moi? » Et, ailleurs : « Le sacrifice à offrir à Dieu, c'est une âme brisée; le cœur contrit et humilié, jamais Dieu ne le repoussera. »

Nous voici ramenés à la Béatitude du Sermon sur la Montagne : « Bienheureux les pauvres en esprit. » Celui

qui tremble, qui est humilié, qui demande, qui supplie, c'est le pauvre, et Dieu veut nous voir ainsi à ses pieds. L'orgueilleuse richesse ne saurait se passer de cet enseignement; mais quelle raison avait Jésus-Christ de le donner aux Apôtres, si petits, si humbles, si pauvres, si dénués de toute idée d'élévation et de gloire? Sans doute, au moment où Jésus parlait, les Apôtres étaient tout cela; mais, les temps devaient étrangement changer. De pauvres et d'inconnus qu'ils étaient alors, ils devaient être les conquérants d'un monde, couverts de gloire, acclamés par les nations, dominateurs superbes des intelligences et des cœurs, et, dans leur apparente pauvreté, possédant tous les biens à la fois, *omnia possidentes*. Le sacerdoce catholique devait hériter de leur gloire, et il importait de fonder chez les uns et les autres l'essentielle vertu de l'humilité, qui du sacerdoce descendrait dans la foule des simples fidèles. Là est le salut commun; là, aussi est la condition du bonheur sur la terre, en attendant l'éternel bonheur dans les cieux. Celui là seul peut aspirer à une vie tranquille, sainte et heureuse, qui se met, par l'humilité, dans les vrais rapports avec Dieu, soi même et ses semblables.

*Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés*¹. Quelles contradictions n'essuiera pas dans le monde cette Béatitude! Quelles négations! Quelles oppositions opiniâtres! Où sont, pour le monde, les heureux, sinon ceux que les ris et les plaisirs enchantent, auxquels la prospérité sourit, et qui ne connaissent de larmes que celles qu'ils voient verser aux autres? Et cependant qui parle? Qui affirme le bonheur des larmes? Un Dieu, une Vérité infinie. Celui qui a la perception exacte de

¹ Matt., V, 3. Luc., VI, 21.

nos vrais besoins, de nos vraies joies, comme de nos justes sujets de tristesse. Avant tout raisonnement, disons que le monde se trompe et que Jésus-Christ a raison. D'ailleurs, est-il si difficile de démontrer le bonheur des larmes? Elles seules conviennent à notre situation ici-bas; elles seules nous rapprochent de Dieu et nous concilient sa miséricorde; elles seules sont les puissantes auxiliaatrices des vertus qui souillent et détruisent les folles joies du monde. Que sommes-nous sur la terre? Des coupables qui expions; des exilés gémissant loin de leur patrie, des fils en rupture d'amitié filiale envers leur Père, des condamnés qui attendent leur sentence, et qui, avant cette sentence, habitent une froide et obscure prison, en proie à tous les maux de la plus dure captivité. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente pour échapper à cette austère situation, l'homme, depuis tant de siècles qu'il y travaille, n'a pu réussir à en modifier l'aspérité. Dès lors que lui faut-il, sinon la tristesse au cœur et les larmes aux paupières? Non pas, assurément, les larmes versées sur les insuccès de ses passions, ni sur les ruines de ses voluptés perdues ou de ses ambitions écroulées, mais la tristesse de son péché, les larmes sur les maux que son péché accumule sur son âme. *Bienheureux ceux qui pleurent*. L'âme juste ira plus loin, elle pleurera sur les péchés des autres; les prévarications du monde entier la rempliront de saintes tristesses, et celles qu'elle aperçoit dans son propre intérieur feront couler ses larmes les plus abondantes et les plus amères. Ah! qu'elle pleure, cette mère dont le fils est devenu un Prodiges perdu dans la lointaine région de l'incrédulité ou du vice! Qu'elle pleure, cette épouse dont l'époux vit sans Dieu, sans espérance, sans avenir! Qu'ils pleurent, tous ceux dont les amis et les proches

qu'ils aiment sont les insulteurs et les ennemis de Dieu ! *Bienheureux ceux qui pleurent* de semblables larmes !

Ces larmes, versées sur le péché et les maux que le péché enfante, ont une singulière influence sur la vie chrétienne toute entière, ayant la double puissance de paralyser les passions et d'aviver les vertus. Prenons pour exemple la simple tristesse naturelle. Quand la mort d'un être tendrement aimé nous a plongé et comme enseveli dans la douleur, plus rien ne semble vivre en nous et autour de nous ; tout nous trouve insensibles ; nos rêves d'ambition se sont évanouis ; nos voluptés s'éteignent ; nos colères s'éteignent ; aucune autre passion ne conserve son empire, et nous sommes ainsi, tout le temps que nos larmes coulent brûlantes, délivrés de la tyrannie du mal. Ainsi et mieux encore nous arriverait-il si la douleur surnaturelle nous envahissait, et si des larmes bienheureuses nous voilaient les objets terrestres. Sur les ruines de nos passions, les vertus établiraient un solide empire, et avec la vertu une joie divine ferait son entrée dans nos âmes. Cette joie est formellement promise par le Sauveur : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*. Consolés par qui ? Par Dieu même. Si dans la joie des larmes nous persistions à voir un paradoxe, considérons Celui qui nous promet la consolation et Celui qui nous la donne. C'est un Dieu qui affirme ; qui osera contredire ? C'est un Dieu qui verse dans l'âme le baume mystérieux de la consolation ; comment en pourrions-nous nier la force et la douceur ? Si Dieu nous la donnait à titre de redevance et de justice, en retour de larmes bénies de lui, déjà nous devrions en concevoir l'ineffable prix. Mais c'est bien plus avec son cœur que Dieu console les tristesses

saintes. Dieu s'émeut des larmes que son Fils répandait à torrents sur l'humanité coupable et condamnée. Il semble que, ne pouvant supporter la vue de notre douleur, Dieu n'a de cesse qu'il ne les ait doucement fait tarir ; *ils seront consolés, ceux qui pleurent !* Consolés sur la terre, combien le seront-ils plus au ciel ?

*Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*¹. Quelle est cette « terre » ? Quelle est cette conquête ? Sans doute, ici comme plus haut, comme pour toutes les Béatitudes, la grande récompense est la possession du ciel. Là est la vraie « terre des vivants, » la vraie patrie des enfants de Dieu. Tous ceux qui, à l'imitation du Verbe Incarné, auront été « doux et humbles de cœur », posséderont comme lui la gloire éternelle.

Mais en attendant cette terre divine, la douceur nous fait accomplir sur celle-ci des merveilles de jouissance et de domination. Rien n'est fort comme la douceur ; rien comme elle n'abat les résistances, ne conquiert les cœurs, n'assure un immuable empire. Tous les autres moyens de régner sont caducs, incertains, sujets à des revirements subits et de formidables revanches ; seule la douceur « possède la terre », à titre incontesté et pour une durée sans terme. La douceur écarte de nous tous les maux ; puis elle nous apporte tous les biens. Autant la colère, la violence, nos excès d'irritation, nos paroles inconsidérées, nos actes sans mesure ni prudence, nous valent d'ennuis, souvent même nous causent de désastres, autant la douceur nous mène par des routes paisibles et sûres. Nos colères ameutent contre nous des inimitiés et des haines ; de dangereux procès s'en sui-

¹ Matt., V, 4.

vent, nous sommes précipités dans d'inextricables embarras; nous devenons les victimes volontaires d'angoisses et de souffrances, auxquelles un peu de modération et de douceur nous eût fait échapper. Cette même douceur nous conserve nos biens; les biens temporels qu'elle n'expose jamais aux brusques mouvements d'une irritation aveugle; nos biens spirituels, nos vertus, qui toutes trouvent en elle une gardienne fidèle et un puissant appui. Ainsi *posséderont la terre, ceux qui sont doux*. Et que d'autres trésors deviennent le patrimoine assuré de la douceur? Avec quelle merveilleuse habileté la douceur réconcilie les ennemis les plus violemment poussés l'un contre l'autre! Avec quelle autorité elle ramène la paix dans les familles les plus désunies? Comme elle trouve l'entrée des âmes les plus obstinément fermées, des cœurs les plus aigus et les plus hostiles? Comme elle désarme les colères les plus implacables? Et si, montant plus haut, nous scrutons l'empire qu'elle a conquis jusque dans le ciel même, nous la verrions avec stupeur triompher des courroux célestes et faire tomber la foudre des mains de Dieu!

Par cet aperçu des biens actuels attachés à la douceur, nous pouvons voir comment Dieu attache à nos actes de vertu les plus précieuses récompenses temporelles, sans préjudice de l'éternelle récompense des Cieux. Ainsi fait-il pour le culte filial des parents qui assure aux enfants respectueux et dociles les longues années d'une heureuse existence. Ainsi, les austères sublimités de la virginité volontaire sont-elles payées, dès cette vie, par les charmes d'une liberté et d'une indépendance sans limite. « Ainsi la recherche du royaume des Cieux », est-elle par la munificence divine favorisée d'un riche « surcroît » en ce monde. Ainsi le pauvre volontaire,

l'homme qui pour Dieu abandonne sa famille et ses biens, devient le pensionné de sa cassette royale, et peut s'écrier avec saint Paul que, « n'ayant rien, il possède tout ».

Ces bénédictions temporelles attachées à l'héroïsme de nos vertus nous donnent le vrai, sinon l'unique sens de la Béatitude du Sauveur : « Bienheureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre. »

*Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés*¹. Encore une Béatitude qui, en nous assurant notre bonheur éternel, nous garantit celui de la vie présente. Quelle est la ruine de toute paix et de toute joie de notre âme? La cupidité. Qu'elle se porte sur les lucreux honteux, sur la basse frénésie de l'or, ou qu'elle ait pour ardente convoitise la possession des honneurs, des hautes charges, des dignités, la cupidité sera toujours le plus insupportable de nos tyrans. C'est elle qui nous remplit de troubles, de cuisantes douleurs dans nos insuccès, d'inquiètes jouissances dans nos victoires; elle qui nous ravit à jamais la douce paix de nos jours; elle surtout qui vide nos âmes de toute pensée haute, de toute aspiration noble vers nos éternelles destinées. L'avare ou l'ambitieux seront à jamais incapables ou de songer aux Cieux, ou même d'assurer le bonheur de la vie présente.

Où est la délivrance? Où est le salut? Dans la parole de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Qu'est-ce que cette « Justice »? La sainteté qui mène au Ciel, la vertu qui nous assure notre future félicité, l'ensemble des biens surnaturels, divins et immuables, opposés aux fausses et trompeuses richesses

¹ Matt., V, 6.